

## Le frisson

De mes 17 ans il ne reste pas d'image nette ni d'odeur précise.  
De mes 17 ans persistent surtout des sons.

Au début, ce sont les larsens et les grésillements des premiers concerts locaux. Du ska, du punk, de la bière tiédasse dans des canettes rouges qu'on écrase dans un oubli métallique. L'énergie qui se dégage du rock s'ouvre à moi comme les bras d'un ami me retenant dans un pogo.

Je suis la mélodie des guitares selon un chemin inverse au temps qui passe. Je découvre des archives du festival de Woodstock, vibre comme une onde le long des accords de Hendrix et des accents de Janis Joplin. Mes cheveux et ma curiosité poussent à la même vitesse : je fais à peine partie d'une époque que déjà je regrette de n'en avoir pas connu une autre, plus ancienne. Je veux entendre des chants autour d'un feu, la clameur des festivals, le grésillement des vinyles. Je veux que sans fin le solo de guitare de *Hearthbreaker* crépite dans ma tête.

Tous les jours, quand j'ôte mes écouteurs, c'est le galop régulier du train me menant au collège, le crissement de ma plume sur mes cahiers. Je suis au collège, et pour la première fois mon école se trouve en ville. La ville est comme un vasistas duquel une vue inattendue se déroulerait : le fourmillement des gens et des cultures force l'esprit à s'ouvrir, les yeux à observer, les oreilles à écouter. Ce sont ces dernières qui sont les plus actives: je poursuis une quête peu à peu systématique du groupe inconnu et du style inédit, je guète la moindre chanson, le moindre nom d'artiste. Mon horizon musical s'élargit, continue de s'élargir. Je laisse cette passion rentrer par ma fenêtre et elle n'en ressortira pas.

Et puis un jour succède aux bruissements timides des premiers baisers un rythme régulier, sourd, rapide. J'ai 17 ans et je découvre celle qui va changer ma vie ; j'ai 17 ans et j'entends pour la première fois de la musique électronique. Répétitive. Hypnotique. Mes tympanes n'ont jamais été heurtés par une telle énergie, par des échos si fascinants. Mes cheveux retrouvent une taille aussi millimétrée que les mesures de cette musique inconnue. La petite ouverture laissée par la culture urbaine se remplit jusqu'à exploser de ces sons stroboscopiques. Pour la première fois j'ai le vertige lors d'un concert, je danse plusieurs heures comme si j'avais seulement tapé un court instant des pieds, l'esprit vidé par un nombre de battements par minute bien supérieur à ce qu'on entend à la radio.

« Encore une track, après on rentre. »

Depuis cette année-là, j'ai été convaincu par l'engagement du rap, ébloui par la beauté de la musique classique, attentif aux harmonies du jazz. Chaque décennie, chaque courant, chaque lieu m'a musicalement intéressé. Mes cheveux ont poussé, ont été coupés, ont repoussé. Mais jamais ne m'a quitté le frisson des premières basses de techno, entendues dans cette salle moite dont je suis désormais familier.

De mes 17 ans il ne reste pas d'image nette ni d'odeur précise.  
Mais ce frisson là persiste toujours.

« Encore une track, après on rentre. »